

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 33

Artikel: Souvenirs d'un "landsturmien" : (fin)
Autor: X.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le réservoir de Chailly.

Le nombre des Lausannois qui, jusqu'ici, ont eu la curiosité de visiter le nouveau réservoir de Chailly, actuellement en construction, est encore très restreint. Il vaut cependant la peine de se transporter jusque-là, car ces travaux sont excessivement intéressants.

Les habitants des environs de Lausanne ont sans doute entendu maintes fois, dans la soirée, des détonations ébranlant l'air et retentissant au loin comme les décharges d'une batterie d'artillerie. Ce sont les coups de mines faisant sauter la marne bleue, et lançant au loin de gros fragments.

A ce moment, les abords du réservoir sont attentivement surveillés : défense d'approcher.

Il y a là, dans cette immense excavation, qu'on domine en plein de la route qui monte à Rovéréaz, une vie, une activité vraiment inouïe et qui impressionne assez vivement le promeneur.

A cent mètres du chantier, vous n'entendez aucun bruit, sauf peut-être le sifflet d'une machine à vapeur. Tout paraît solitaire et tranquille en ces lieux.

Vous approchez : tout à coup un spectacle étrange frappe vos regards. Au fond de cet énorme creux, grouille, — semblable à une fourmilière sur laquelle on vient de poser le pied, — une légion de travailleurs, la pelle ou la pioche en mains. On en a compté jusqu'à deux cents.

Et quelle activité, quel mouvement !

Ici, c'est la machine à vapeur qui agite l'air de son souffle oppressé et actionne d'ingénieux funiculaires où circulent de petits trains de vagonnets, dont les uns, chargés de déblais, montent du fond du réservoir, tandis que d'autres redescendent à vide.

Près de là, c'est le forgeron qui fait résonner son enclume, ou le charpentier qui scie, coupe, assemble des pièces de bois pour les étais, les passerelles ou les échafaudages.

Et là-bas, du côté du midi, un grand couloir en bois, dont le sommet appuyé sur le bord de la route, se prolonge en pente roide jusqu'au fond du creux. C'est à l'embouchure de ce couloir qu'on verse sans cesse les nombreux tombereaux de gravier mélangé de sable, amenés de la gravière des Cases. Le jet puissant d'une bouche à eau lave le tout et l'entraîne bruyamment dans des chéneaux rapides, disposés en zigzag.

Le gravier, lavé et épuré, s'entasse au bas du couloir, laissant un peu plus haut le sable qui passe à travers une grille.

Le bruit des tombereaux qu'on renverse, celui de la bouche à eau, du sable et du gravier qui dégringolent et sont recueillis par d'innombrables pelles ; le perforage des trous de mine, les coups de pioches, le fonctionnement des pompes enlevant l'eau qui sourd en quelques endroits, le commandement des piqueurs, tout cela constitue une scène des plus curieuses.

Tous les déblais vont s'entasser au bord

occidental du réservoir où ils forment une vraie montagne, qui ne peut qu'augmenter la résistance du terrain. On ne saurait prendre trop de précautions alors qu'on a affaire à un bassin aussi gigantesque, dont la contenance dépassera, dit-on, quinze millions de litres. Ce sera là, du reste, le plus grand réservoir de la Suisse.

Les murs d'enceinte, construits en béton, n'ont pas moins de 10 mètres de haut sur 5 mètres 10 d'épaisseur.

L'entrepreneur de ce grand et important travail est M. Bellorini.

Le soir, tout rentre dans le silence au bruyant chantier. On voit ses nombreux travailleurs se diriger par groupes de divers côtés, les uns au village de Chailly, les autres au Pécros, se contentant le plus souvent d'une simple soupe et d'un morceau de pain, après quoi ils vont réparer leurs forces par un bon sommeil que n'altère point la dureté de leur couche.

L. M.

Souvenirs d'un « landsturmiern ».

(Fin.)

Un an s'écoula, puis nous fûmes de nouveau appelés.

Les opérations devaient débiter par l'inspection de nos armes et de notre équipement.

Le démontage du fusil me donnait quelque inquiétude. La veille de l'inspection, j'allai chez un armurier.

« Excusez-moi, lui dis-je, mais je me vois obligé de recourir à vos lumières. Indiquez-moi, je vous prie, comment on démonte et remonte un vetterli. »

— Ah ! monsieur est du landsturm ?

— Oui, j'en suis ; qui vous l'a dit ? Est-ce que cela se voit ?

— Non, monsieur, mais plusieurs de vos collègues étant déjà venus me demander la même chose, j'ai supposé que...

— Hélas oui, c'est bien cela. Alors, je ne suis donc pas seul à ignorer mon métier ?

— Oh pour ça non, rassurez-vous, me fit l'armurier, avec un petit sourire significatif.

Le lendemain, j'endossai donc ma capote, à laquelle j'avais fait faire « une pince », suivant le conseil du brave soldat, et je coiffai mon képi à visière tuyautée. Dans cet accoutrement, je retrouvai le succès de l'année précédente. Les sourires moqueurs et les propos plaisants me faisaient escorte.

Une fois sur les rangs, on nous ordonna de former le carré. Les officiers se placèrent au milieu, puis l'un d'eux nous lut d'une voix forte les articles du code militaire, traitant des devoirs et des obligations du soldat, en temps de paix, comme en temps de guerre, et des peines infligées aux récalcitrants.

Décidément, on nous prenait au sérieux.

Après cela, on nous disposa sur deux rangs, face à face, comme pour un quadrille, et l'on nous donna l'ordre de démonter nos fusils. C'était l'inspection.

« Un peu vite, nous dit-on, l'inspecteur va passer. »

Alors chacun de dévisser fiévreusement.

Quand j'eus fait un démontage semblable à celui que l'armurier m'avait montré, la veille, content de moi, je croisai les bras et j'attendis l'inspecteur.

« Qu'est-ce que cela signifie ? exclama tout à coup un lieutenant, en s'arrêtant devant moi ; ce n'est pas suffisant. On vous a commandé le grand démontage. Allons, dépêchez-vous ! »

Sapristi ! j'ignorais qu'il y avait deux démontages, le petit et le grand. L'armurier ne m'avait montré que le petit.

Mais il n'y avait pas à discuter. Je me remis donc à dévisser avec toute l'ardeur que peut donner la crainte d'une punition. Aucune vis n'y échappa.

Quand je vis, étalées dans l'herbe, toutes ces pièces de formes bizarres, et que je songeai que, de tout cela, il m'allait falloir, en quelques minutes, refaire un fusil, j'eus un frémissement.

Heureusement, mes voisins vinrent à mon aide. C'est là un des meilleurs côtés du service militaire, que cette bonne camaraderie, qui s'établit dès le premier moment entre soldats. L'uniformité des devoirs et des vêtements a bientôt fait de créer cette solidarité si précieuse et pourtant si difficile à obtenir dans la vie civile.

Nos fusils inspectés et remontés, il fallut nous en apprendre le maniement.

On nous divisa en sections, dirigées par des sous-officiers.

Celui qui nous commanda était le meilleur des hommes et le type parfait du sous-officier de landsturm. Ayant servi quelque temps dans l'élite et connaissant les petits ennuis du service, il s'efforça de nous les éviter du mieux qu'il put.

« D'abord, nous dit-il, allons voir nous mettre à l'ombre. Il n'est pas nécessaire de se griller au soleil, quand on peut faire autrement... Là, ... à présent, repos. »

« Excusez, continua-t-il, mais il faut que je consulte un moment mon livret d'instructions. »

« Il y a déjà bien quelques années que j'ai fait mon service. C'était encore sous l'ancien règlement. Ils ont ça tout changé depuis. Ainsi, autrefois, on portait l'arme, n'est-ce pas ; eh bien, aujourd'hui on la suspend. Je ne sais pas pourquoi, par exemple. »

« Allons, maintenant essayons voir un peu d'exercice... Garde à vous !... Hé ! vous, le troisième du second rang, tenez-vous donc un peu droit ; y faut quand même avoir un peu de touche, quand on est sous les armes. »

« Vous y êtes ?... Attention !... Pour suspendre l'arme, on... on... Te brûle-t'y pas si je comprends ce qu'ils ont voulu dire dans ce livret !... Attendez ; je veux aller voir à la section à côté comment ils font. Repos, un moment... »

« Un chic type, le caporal, qu'en dites-vous ? » me fit mon voisin.

— Certainement.

— Il faudra lui offrir un verre au grand repos; en êtes-vous ?

— Sans doute.

Le caporal revint :

« Cette fois, je suis au clair... Garde à vous ! »

Il nous indiqua les mouvements à exécuter, puis commanda : « Suspendez... arme !... »

« Bien... Encore une fois... En attendant que je vous aie montré les mouvements pour remettre l'arme au pied, faites comme vous voudrez... Ça y est?... Eh bien, voyons... Garde à vous !... Suspendez... arme !... Repos !

« Maintenant, on va apprendre à remettre l'arme au pied. Je m'en vais voir encore là, à côté, comment on fait ».

Et ainsi de suite. C'est de cette façon que nous apprîmes le maniement de l'arme.

Malgré le soin que nous prenions pour fuir le soleil, qui nous poursuivait, il commençait à se faire sentir.

« Pardon, caporal, hasarda un soldat, on a rudement soif... et vous ? »

— Je vous crois qu'il fait soif; je ne puis bientôt plus commander.

— Hein !... qu'en pensez-vous, si j'allais vite chercher une bouteille de bière et un verre au café à côté ? On ne le verra pas.

— C'est bon, c'est bon, pas de bêtise. Si on était pincé. Un peu de patience, voici bientôt le repos.

L'après-midi, on nous distribua des cartouches, chargées à blanc, et nous fîmes l'école de compagnie, le service de tirailleurs, etc.

Je ne me rendis pas très bien compte de tous ces exercices, je me souvins seulement que nos officiers commandaient, à chaque instant : « Rompez les rangs !.. A vos rangs ! »

Je me souvins aussi que, après quelques coups, mon fusil en eut assez, paraît-il; il ne parut plus.

J'en fis l'observation au caporal.

« Alors, ce fusil, qu'est-ce qu'il a ? me demanda-t-il. »

— Ma foi, caporal, je ne sais pas.

— Vous l'aurez mal remonté, ce matin; il y a une pièce qui n'est pas à sa place... Oh ! bien, écoutez, plutôt que d'avoir un malheur, faites seulement semblant de tirer.

Cette parole rassura mes voisins, qui n'étaient plus très tranquilles depuis qu'ils me voyaient en conflit avec mon arme.

A l'issue des exercices, le major passa l'inspection, on nous remit un franc de solde — pour ce que nous avions fait, c'était largement payé, — puis, on nous rendit à nos familles inquiètes.

Cette deuxième journée, passée sous les armes, n'avait point réussi à éveiller en moi la fibre militaire. Je rentrai à la maison bien décidé à tenter l'impossible, s'il le fallait, pour obtenir mon transfert dans un autre corps plus en rapport avec mes aptitudes.

Muni d'un billet que m'avait donné une personne influente et de mon carnet de tir, je me présentai un jour chez le commandant d'arrondissement et lui fis part de mon désir. Il lut la lettre que je lui remis, jeta un coup d'œil dans mon carnet de tir, sourit et me dit :

« Alors, vous ne désirez pas rester dans le landsturm armé ? »

— Non, monsieur, si vous le voulez bien.

— Eh bien, reportez au plus tôt vos effets militaires au chef de section.

Bien loin de moi l'intention de faire le moindre tort à l'influence incontestable de la personne haut placée, qui avait bien voulu, dans cette circonstance, me prêter son précieux appui, mais j'ai toujours gardé le sentiment que mon carnet de tir avait eu plus d'effet encore.

Enfin, cela n'a pas d'importance, ma reconnaissance leur est acquise à tous deux, car je suis libéré et c'est là tout ce que je voulais. Je

trouvai seulement que l'on m'avait libéré avec trop de facilité, que la formule était un peu brève : « Alors, vous n'en voulez plus ? Eh bien, c'est bon, rentrez chez vous. »

Comment ! j'avais passé deux jours sous les drapeaux, j'avais essuyé, pour le service de la patrie, le feu des plaisanteries et des sourires narquois de mes concitoyens — feu plus désagréable souvent que celui de l'ennemi, — et l'on m'accordait ma démission, là, séance tenante, sans témoignages de regrets, sans remerciements pour services rendus !

Que voulez-vous, en matière militaire, il ne faut pas chercher le sentiment. X.

La soif. — Chez les bêtes, les herbivores consomment beaucoup plus de liquide que les carnivores, car il leur faut une plus grande abondance de sécrétion salivaire et digestive pour entraîner les herbes dont ils se nourrissent. On a calculé qu'un cheval, pour digérer quatre kilos de foin, dépense seize litres de salive.

Chez l'homme, la salive, les sucs gastrique, pancréatique, intestinaux, concourent au fonctionnement du tube digestif; mais une fois engloutis, ils doivent être restitués à l'organisme. De là une soif naturelle qui doit être étanchée.

Les marches prolongées, les exercices violents, l'élévation de la température déterminent des sueurs abondantes. Là encore se révèle un besoin légitime de boire.

C'est une cruelle souffrance que de demeurer altéré sans pouvoir apaiser l'irritation de ses muqueuses. La gorge se sèche, le pharynx s'échauffe, la voile du palais se plisse, la salive se raméte, la bouche se contracte, la fièvre s'allume et monte, les battements du pouls s'exagèrent, la respiration devient haletante. Les malheureux dévorés par la soif succombent dans le délire, en proie aux spasmes les plus terribles. La science en explique l'horreur par ce fait que la soif n'est pas localisée dans l'arrière-gorge, comme on l'a longtemps prétendu, mais qu'elle est un phénomène généralisé qui intéresse l'organisme tout entier, douloureusement affecté par une certaine déperdition des liquides essentiels.

Il n'est pas facile de convaincre les gens bien portants de s'astreindre aux boissons chaudes pendant l'été. C'est cependant en vertu d'une expérience aussi vieille que le monde que les peuples d'Extrême-Orient ont la coutume de boire du café ou du thé presque brûlant.

On ne peut pas demander à nos contemporains d'Occident de pratiquer une semblable méthode. Mais tout au moins devraient-ils se préserver de l'abus contraire. Plus on absorbe de glace et plus la soif augmente. (Petit Parisien.)

En prenant un verre.

CAUSERIE

Les nombreuses sociétés fondées pour lutter contre l'ivrognerie poursuivent un but des plus louables. Personne ne le conteste. On critique seulement certains moyens employés par ces sociétés et surtout les exagérations regrettables auxquelles elles se laissent facilement entraîner. Un peu plus de discernement et parfois un peu moins d'ardeur à la lutte ne leur nuiraient point :

Les tempérants et les abstinents invoquent, en faveur de leur cause, une foule d'arguments. Tous ne sont pas sans réplique. Ainsi, par exemple, au point de vue de l'économie. Jugez plutôt :

J'offrais, l'autre jour, un verre de vin à un ouvrier venu chez moi pour quelques réparations.

Nous devisions de la pluie et du beau temps. Tout à coup, regardant son verre, dont un rayon de soleil faisait étinceler le contenu, le brave homme s'écria :

« Regardez-voilà, mossieu, comme c'est beau ! » Puis, avec un sourire de contentement : « ... et puis... comme c'est bon ! Serait-ce pas dommage de n'en pas boire ? »

— Oui, je suis bien de votre avis; un verre

de vin est toujours agréable; à condition toutefois qu'on fasse bon ménage.

— Ah ! pour ça, d'accord, mossieu; mais pour ne pas se chicaner avec la bouteille, y a qu'à ne pas en abuser. Je vous assure, en toute franchise, que j'ai jamais eu d'ennuis de ce côté-là; ma femme peut vous le dire.

— Ainsi, vous ne faites pas partie d'une société de tempérance ou d'abstinence? fis-je, souriant.

— Oh ! pour ça non, je ne sais pas pourquoi je serais de la tempérance; j'en ai pas besoin. Et puis, voyez-vous, mossieu, c'est trop coûteux.

— Comment, trop coûteux? demandai-je, étonné.

— Mais oui, avec tous ces syphons, ces limonades, ces sirops, ces thés, on dépense beaucoup plus. Nous, on prend trois décis; si on est deux, un demi, et tout est dit.

« Tenez, mossieu, dimanche dernier on a fait une partie avec quelques amis; on avait une petite cagnotte à dépenser. Un de ces amis est abstinent. Eh bien, mossieu, je vous assure qu'il nous a plus coûté que s'il avait bu du vin, comme nous. Y n'en finissait pas avec ses sucreries. Et puis, ça ne l'égayait pas; y semblait toujours qu'y faisait la mine, qu'y n'était pas bien, quoi ! »

« Aussi, un de nos camarades disait à ce propos, en plaisantant : « Voyez-vous, les amis, tout ce qu'on a payé aujourd'hui pour Joseph — c'est le nom de l'abstinent — c'est tout comme de l'argent qui ne rapporte pas d'intérêt. Y a point de profit ! »

Curieuse statistique.

Le chocolat Menier.

Les journaux français ont annoncé dernièrement la mort du grand industriel parisien Albert Menier, et à cette occasion les *Annales politiques et littéraires* publient une très curieuse statistique sur sa fabrique de chocolat. Nous en extrayons ces quelques détails :

« Sait-on combien de tablettes de chocolat la maison Menier fabrique par jour ? Deux cent cinquante mille. Cela fait pour une année de 300 jours de travail 75 millions de tablettes. On a trouvé que, puisque chaque tablette renferme en moyenne 7 bâtons, chacun suffisant pour un déjeuner, l'usine de Noisiel fournit par an 525 millions de déjeuners.

« Une autre statistique vous apprendra que les tablettes faites en un jour, étant empilées à plat, atteignent une hauteur dix-sept fois plus grande que la tour Eiffel. D'autre part, on sait que les tablettes de chocolat Menier sont entourées d'une mince feuille d'étain. Un philosophe plein de sens pratique a trouvé que, si les consommateurs jetaient dans une même corbeille cette petite feuille d'étain, le chiffonnier qui l'emporterait au bout de l'année aurait une fortune de 600,000 francs, qui est le chiffre exact que tout ce papier d'argent représenterait. Enfin, dernière statistique : si l'on plaçait bout à bout les 75 millions de tablettes qui représentent la fabrication annuelle de la maison Menier, on obtiendrait un ruban de 13,500 kilomètres, soit 3,375 lieues de longueur, soit beaucoup plus qu'il n'en faut pour traverser le globe terrestre de haut en bas. »

La fenêtre dangereuse.

PAR JEAN BEAUCOURT

Le doux et pur printemps, qui trouble si perfidement les jeunes âmes et ravive les vieux cœurs, avait, depuis quelques jours, remis aux soins de l'été la destinée de ses œuvres; juin faisait miroiter son aurole d'or pâle sur les toits parisiens; les marronniers des jardins et des promenades étendaient, comme pour se rapprocher les uns des autres, leurs lourdes branches constellées de fleurs.